

UN AUVERGNAT TÉMOIN DE LA PRISE DE LA BASTILLE : ANTOINE MONATTE DE MONLET ©



En 1789, Antoine Monatte occupe les fonctions de garçon infirmier à l'hôpital Bicêtre.

Le hasard d'une course dans Paris en ce jour du 14 juillet 1789 va le mêler, notre homme plutôt conservateur et routinier, à la prise de la Bastille.

L'année suivante, il publie ses impressions dans une brochure intitulée « Abrégé de ma vie ».

Il écrit : « Le 14 juillet dernier, étant allé à Paris pour affaire, je me trouvais, vers les onze heures du matin sur la place de Grève, où je vis arriver subitement une multitude innombrable de gens armés jusqu'aux dents et qui traînaient même à leur suite plusieurs pièces de canon venant de l'hôtel des Invalides. Je m'informai de la cause de ces mouvements ; on me répondit qu'on avait pris les armes pour la défense

de la patrie et que toute cette foule que je voyais allait assiéger la Bastille.

On remarquait surtout les braves gardes-françaises qui prenaient toutes les mesures pour faire réussir notre entreprise : on les voyait partout où était le plus grand péril. L'œil étincelant, la rage dans le cœur et le fer à la main, ils faisaient trembler l'ennemi partout où il se portait.

« Nous la prendrons, disaient-ils, dussions-nous en arracher les pierres avec nos dents. »

C'était un spectacle vraiment digne d'admiration de voir cette brillante jeunesse parisienne, sous la conduite de leurs chefs, les gardes françaises, courir à la victoire, s'exciter mutuellement à la vengeance. On aurait pris ces guerriers d'un jour pour les vieux soldats d'Alexandre ou de César. Ils montaient à l'assaut avec autant de gaieté que s'ils étaient allés à un bal de l'Opéra, tant l'amour de la patrie et le désir de la liberté peuvent opérer des prodiges et rendre redoutables des gens qui n'ont jamais vu ni camp, ni armée, ni siège, ni combat ».

L'assaut de La Bastille



Monatte est témoin de la résistance du gouverneur de La Bastille Bernard René Jordan de Launay qui, après avoir fait battre la chamade et arborer le drapeau blanc, attire dans une la première cour une partie de la foule persuadée de sa capitulation, qu'il fait tirer à la mitraille. Trompés par cette manœuvre de diversion, la rage des assaillants est à son comble. Les chaînes du pont levis sont

abattues, un mouvement de foule s'en suit et les « petits suisses » sont massacrés.

Le gouverneur, prend soin de rédiger son testament. Il est découvert par un horloger du faubourg Saint Antoine puis traîné à l'Hôtel de Ville et livré au peuple .

Il est massacré par les patriotes malgré la tentative de médiation de Corny, Procureur du roi de la ville de Paris, sa tête sera dit-on, découpée au canif par un garçon cuisinier nommé Desnot, avant d'être promenée au bout d'une pique dans les rues de

la capitale ; c'est l'une des premières victimes de la Révolution.

« Après cette terrible mais juste expédition, écrit encore Monatte, je restais à la Bastille avec les autres ; j'entre dans une chambre où il y avait une table servie : je ne voulus toucher à aucun mets, de crainte qu'ils ne fussent empoisonnés, mais il survint deux ou trois particuliers qui n'y mirent pas tant de façon que moi, puisqu'ils mangèrent et burent tout ce qu'ils trouvèrent.»

Monatte placé en faction devant un canon

« Je remis, avoue-t-il, mon fusil à un jeune homme sous prétexte d'aller me rafraîchir au premier cabaret, mais je repris le chemin de Bicêtre ».

Après ces émotions qui deviendront inoubliables et auxquelles il n'était pas préparé, notre homme va s'éloigner de la troupe révolutionnaire.

Les aventures d'Antoine Monatte

Antoine Monatte est né le 3 avril 1751 au village de Martinet dépendant de la paroisse de Monlet en Auvergne . Ses parents mariés en 1745 sont de bien modestes « laboureurs ». Chaque année, pour subvenir aux besoins de la famille le père, Jean Monatte, quitte la demeure familiale pour aller quérir, ailleurs, quelques revenus supplémentaires.

Dans ses mémoires, Antoine Monatte indique qu'en bas âge on lui découvre « une infirmité » dont la nature non connue va nous laisser dans l'ignorance. Malgré des soins attentifs, l'affection particulière de sa mère, Marguerite Crouzil, , la santé de l'enfant est toujours déficiente . On consulte bien médecins, chirurgiens du pays et des environs qui n'apportent aucun soulagement à Antoine.

En désespoir de cause, la famille s'en remet à la protection divine.

Son grand père, pour lequel Antoine a une grande reconnaissance, prend l'enfant dans ses bras et le porte à Notre Dame du Puy, vierge dont les miracles sont connus et reconnus en ce 18^e siècle.

A l'arrivée au Puy, distant d'une trentaine de kilomètres de Monlet, le grand père fait le vœu d'offrir, en cas de guérison, à l'église du Puy « autant de livres de cire » que pouvait peser son petit fils.

Sur le champ, il pèse l'enfant et, certain de la guérison, s'acquitte de sa promesse.

Au retour, le loupriot se porte mieux et sans parler de miracle Antoine avoue « je fus si non entièrement guéri, au moins soulagé pour le présent ».

Mais cette « infirmité » est toujours présente dans le regard et le comportement paternel. Elle va être omniprésente dans les relations et les attitudes du père à l'égard de son fils.

Un père injuste et violent

En 1764, alors qu'il n'a pas 14 ans, sa mère sentant la mort proche, dans ses derniers soupirs, recommande au jeune Antoine de veiller sur ses deux sœurs et plus particulièrement sur la plus jeune âgée d'à peine trois ans.

Le 11 mars, Marguerite Crouzil meurt dans les bras de son fils Antoine.

Face à la présence du corps sans vie de sa mère et de sa jeune sœur, Antoine est désespéré, ne sachant que faire il se rend auprès d'une sœur à son père religieuse à « Chomélié » (Chomélix).

La bonne sœur arrive en hâte, prend les choses en main et s'occupe des enfants jusqu'au retour du père absent.

L'homme réapparaît quelques jours suivant au moment de Pâques. Son remariage est sa principale préoccupation, laissant le deuil de sa première épouse aux oubliettes.

Le remariage a lieu le 5 juin 1764 ; Catherine Duchamp la nouvelle épouse a beaucoup plus d'égards et d'attention pour l'adolescent que peut en avoir le père de famille. Victime expiatoire de la posture permanente de son père dont l'injustice et le courroux fusent à chaque instant, Antoine trouve les moyens de la patience dans la sollicitude de sa belle mère.

Alors qu'en compagnie de son père, le jeune Antoine laboure une parcelle de terre et que passe sur le chemin voisin une des ses sœurs, le laboureur arrête brusquement l'attelage. Il hèle la jeune fille, dont il a le dessein de marier au plus vite, et s'adresse à elle dans ces termes:

« Ma fille, tu connais mes vues sur toi, tu sais que je veux te marier et tu mets encore des bonnets d'enfants : dis à ta belle mère que je ne veux pas qu'elle te coiffe davantage de la sorte, parce que sil es garçons te voyaient ainsi coiffée, ils ne manqueraient pas de se moquer de moi, et de me rire au nez, lorsque je parlerois de te marier.. »

Antoine témoin de la scène comprend que ce père est prêt à sacrifier ses quelques biens au profit de celui qui voudra bien épouser sa jeune sœur qui n'a pas encore 14 ans !

Si à chaque humiliation Antoine esquive un sourire malin, ce jour là, le père interprète cette attitude comme une moquerie à son autorité. Il se met dans une colère noire !

Il s'empare de branches d'épines et court derrière Antoine qui a senti venir le danger en s'enfuyant. Avec furie le père renverse Antoine plusieurs fois à terre et lui frappe le visage avec les branchages.

Le visage meurtri, tant bien que mal, Antoine rejoint le village où pris en charge par une voisine, il va se requinquer de l'aventure qu'il vient de subir.

Une idée germe dans sa tête, celle de quitter ce père avec qui il ne s'accommode plus.

De la Bourgogne à Monlet, un voyage seul par monts et par vaux

Quelques temps plus tard, son père est dans le besoin financier plus que d'habitude. L'impôt au roi, les droits du seigneur sont démesurés par rapport au produit de son travail. Il décide, comme il a fait en d'autres occasions, d'aller travailler « vers Paris », voyage plus ou moins régulier qui commençait vers la Saint Martin pour un retour vers Pâques. Ainsi, l'inactivité obligée par la rigueur de l'hiver est compensée par une salubre rentrée d'argent.

Et cette fois-ci, Antoine est du voyage avec la ferme intention de lui fausser compagnie à la moindre occasion. Tout au long du trajet, il ne cesse de questionner le père sur le nom des bourgs et villes traversées espérant que les réponses seront utiles à son projet.

Après plusieurs jours de voyage, le père et l'enfant se trouvent dans la région de Sens en Bourgogne. Il y a du travail dans un village nommé « Fourche en Fontaine », et le couple se met à l'ouvrage malgré la fatigue de l'adolescent.

Peu habitué à la rudesse des travaux, Antoine se plie aux exigences paternelles. Brocardé par un père qui ne cesse de l'humilier, chaque jour devient une servitude insupportable.

Deux mois plus tard, une opportunité se présente au jeune Antoine. Un jour, alors que le père s'apprête à partir du côté de « Nogent » pour aller chercher de l'ouvrage, il confie à son fils l'argent nécessaire à l'achat de pain, de sel et du beurre.

Vite, Antoine s'empresse de mettre à exécution le commandement reçu, prend possession des provisions et s'en retourne seul au pays avec un seul et unique sol en poche.

Après plusieurs jours de voyage, Antoine est de retour au Martinet pour les fêtes de Noël. Sa belle mère est surprise non seulement de sa présence mais surtout de l'absence du père. Antoine en explique les raisons et avoue qu'il lui importe peu qu'on les trouve bonnes ou mauvaises.

Un oncle bienveillant qui habite Barribas¹, vraisemblablement interloqué par la

débrouillardise de son neveu, le prend à son service.

¹ *lieu-dit de Monlet.*

Berger à Barribas

Les gages ne sont pas florissants, tout juste 12 livres pour toute la campagne .Pas de quoi de faire des folies, mais Antoine s'en satisfait.

A la fin du printemps, alors qu'il garde les moutons, sous une grande chaleur, près des « Bois de La Barre », Antoine est pris d'une soif dévorante. Tout près, les magnifiques cerisiers du seigneur des lieux tentent le jeune garçon. Devinant le danger d'être pris en flagrant délit, Antoine décide de se hasarder discrètement dans la propriété. Il prend la précaution de mettre ses moutons à l'ombre pour ensuite monter dans les arbres. Mais les moutons ne sont pas par principe disciplinés. Pendant que le berger se délecte des cerises du seigneur, les moutons en savourent la pâture. Passe le berger du seigneur qui s'empresse de mettre les moutons en fourrière.

Et pour récupérer ses moutons, l'oncle est contraint de payer une amende de 7 livres à retenir sur les gages d'Antoine.

Pour Antoine, les moutons n'ont commis aucun dommage. Tourmenté à l'idée de perdre une partie de ses gages et certain d'être dans son bon droit, Antoine prépare des représailles qu'il ne tarde pas à mettre à expédition.

Un jour, les moutons du seigneur ont la mauvaise idée de se mêler au troupeau dont Antoine a la responsabilité. Il lui pressent alors de mettre sa vengeance à exécution. Il isole un des bêtes à laine du seigneur qu'il intègre dans son propre cheptel. Le mouton est couvert de poussière a tel point qu'on peut le différencier des autres bêtes. Qu'à cela ne tienne, notre berger conduit l'animal dans le ruisseau voisin où un bain salubre fait disparaître les brins de saleté susceptibles de le trahir.

Quelques temps plus tard, le berger du châtelain examine le troupeau d'Antoine dans lequel il ne reconnaît pas la bête subtilisée.

Alors que l'on s'achemine vers la fin de son contrat, Antoine vend le produit de sa chaparderie d'où il tire sept livres et cinq sols.

L'oncle satisfait des services de son neveu lui règle les gages convenus et ne lui retient pas l'amende infligée par le seigneur.

Nous sommes en 1769, Antoine va avoir 18 ans et en fervent chrétien, il doit passer à confesse. Très embarrassé, il avoue sa faute au curé qui ne manque pas de l'obliger à lui restituer l'argent mal acquis pour le distribuer aux pauvres de la paroisse.

Mais le berger a déjà entamé une grande partie de son avoir en achetant de l'étoffe

pour s'offrir un habit. Il négocie sa pénitence en promettant de verser les sept livres et cinq sols au curé dès que sa situation matérielle sera en meilleur point.

Le père est revenu de son périple annuel en Bourgogne et contrairement à l'habitude l'argent des travaux permet de racheter des vaches et de reprendre plus aisément les travaux des champs. Antoine revient à la maison paternelle pendant quelques mois jusqu'au mariage de sa sœur.

Le mariage de sa soeur Françoise

A la saint Pierre de l'année 1770, Jean Monatte a trouvé un époux pour sa fille. Les intéressés se retrouvent au village de « Saint Juis » (Saint Just près Chomélix) pour établir le fameux contrat de mariage. Auprès de Benoît , notaire royal, le père recommande « à ce brave suppôt de Thémis » (déesse de la justice) d'arranger si bien les affaires que les autres enfants soient , à jamais, victimes de la scélérate injustice du patriarche.

Cette nouvelle partialité plonge Antoine dans une profonde amertume qu'il va noyer en se rendant au cabaret. Entouré de camarades de son âge, il tente de faire « contre fortune, bon cœur ». Son père survient à ce moment, l'apostrophe publiquement et lui donne l'ordre d'aller garder les vaches.

Antoine reballe son père dont l'aigreur à l'égard de son fils s'amplifie au point de le menacer pour obtenir satisfaction.

« J'obéis quoi qu'avec répugnance – écrit Antoine - bien résolu non seulement de ne pas faire ce qu'il me commandait, mais aussi de lui jouer un tour auquel il ne s'attendoit pas ».

Du Martinet à Paris (1770)

Le retour forcé à la maison n'entame pas la détermination du jeune homme. Il annonce à sa belle mère son départ pour Paris et va se cacher dans la grange pour y passer la nuit et être frais et dispo pour la journée décisive du lendemain.

A Paris, un de ses oncles qui « battait le plâtre » à Montmartre a acquis une petite fortune de 600 livres. Antoine, conscient des efforts à faire mais bien loin de la réalité, affiche un grand optimisme pour la réussite de son entreprise.

Au soleil levant, discrètement, baluchon sur l'épaule, notre héros prend le chemin de la capitale avec le peu d'argent chèrement acquis. Il arrive à Auxerre au moment où sa fortune se limite à une seule et unique pièce de douze sols. Il loue ses bras à un terrassier nommé Vidale où il reste quatre mois, de quoi gagner une dizaine d'écus.

Il reprend la route de Paris, et pour se donner du courage l'idée flatteuse des 600 livres de l'oncle ne quitte plus son esprit.

Pour subsister, Antoine se nourrit de ce qu'il trouve et à moindre frais. Des noix fraîches trouvées sur le bord d'un chemin vont faire envoler les 600 livres de l'oncle.

Aux abords de Fontainebleau, notre garçon est pris par les fièvres dont les fameuses noix en sont la cause. Il faut arriver à Paris coûte que coûte. Antoine négocie avec un cocher le montant de la course vers la capitale. Durant le trajet l'intensité des fièvres ne faiblit pas, bien au contraire.

Mais la maladie fait son œuvre, Antoine n'a qu'un seul recours, celui d'être hospitalisé à l'Hôtel Dieu, salle Saint Roch . Les religieuses, mère sainte Luce et sainte Reine prennent affectueusement soin du garçon où il reste quatre mois, le temps de reprendre des forces.

L'arrivée à l'hôpital Bicêtre (1771)



Le répit est de courte durée. Antoine contracte la gale et se retrouve à Bicêtre le 6 janvier 1771.

Dans le livre consacrée à « L'Histoire de l'hôpital de Bicêtre (1250-1791) » rédigé par le Docteur Emile Richard, on apprend que cet hôpital reçoit tout ce que la société rejette.

On y lit entre autres : « On trouvait à Bicêtre des spécimens de diverses maladies : des épileptiques, des grands et petits paralytiques, des imbéciles, des teigneux et des scrofuleux, des galeux, des fous, des vénériens, des vénériennes, des enfants, des aveugles .Ces différents malades atteignaient le chiffre de onze cents. »

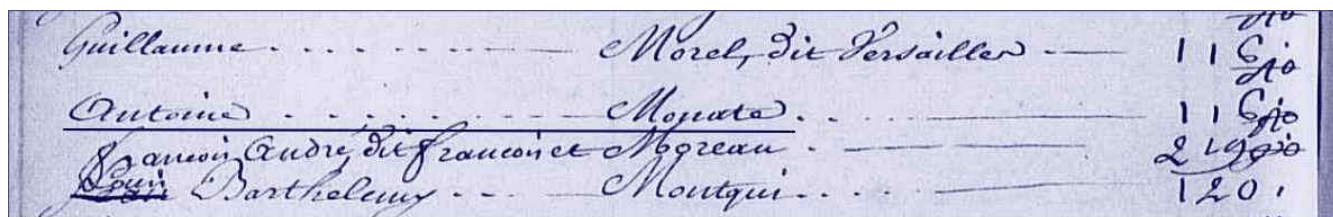
Antoine se retrouve salle Saint Louis réservée aux galeux en compagnie de 80 malades, où son séjour ne dépasse pas un mois.

A sa guérison, les Supérieurs de la maison, « témoins de mon infirmité, dira Antoine » décident de la garder en qualité de « Bon pauvre » dont la classification se fait en fonction des vêtements portés. Leur costume se composant alors de bas, d'une culotte, d'un gilet et d'un habit.

On lui confie les travaux de la basse cour, dans lesquels il donne pleinement satisfaction. Il y reste trois années, le temps d'amasser un petit peu d'argent avec lequel il s'achète un habit complet, une montre et des boucles d'argent« Le tout m'avoit coûté 200 livres, écrit-il, fruit de mon travail, mon économie et ma bonne conduite. J'étois équipé comme un petit seigneur, jamais je ne m'étais vu dans un état aussi brillant, aussi me croyai-je un personnage important ».

La jeune fille avec laquelle il travaille vient à se marier. Ne pouvant s'entendre avec celle qui la remplace, Antoine cherche donc un autre emploi dans la maison.

La place de garçon de service au dortoir Saint François venant d'être libérée, notre homme postule et obtient la place.



Handwritten entry from the Bicêtre hospital register in 1771. The text is written in cursive and lists names and amounts. The entries are: Guillaume Morel, dit Perrière (11 6/10), Antoine Morel (11 6/10), François André, dit François Morel (21 6/10), and Louis Barthelémy Montqui (120).

Guillaume Morel, dit Perrière	11 6/10
Antoine Morel	11 6/10
François André, dit François Morel	21 6/10
Louis Barthelémy Montqui	120

Extrait du registre d'entrée de l'Hôpital Bicêtre en 1771

Garçon de salle à Saint François

La salle Saint François est réservée aux malades que l'on appelle « des imbéciles » parfois « innocents » ou « gâteaux » et dans laquelle on y recense 70 pensionnaires.

Située au rez de chaussée , la salle Saint François fait partie d'un bâtiment où l'on trouve les enfants et les « idiots » au premier étage tandis que l'étage supérieur est réservé aux épileptiques.

Le service du bâtiment est assuré par 42 « gens de service ».

Il y fait la connaissance d'une jeune fille dont il tombe amoureux mais qu'il va laisser choir car les manières et la vertu de la belle sont intéressées au point d'avoir plusieurs amants.

Antoine se plait dans son travail malgré les peines de cœur et les aventures qu'il rencontre. En 1776, il décide d'aller faire un tour au pays. Il prend la route de l'Auvergne au début du mois d'août de la même année.

Au bout d'une huitaine de jour, il arrive au Martinet. Le père contrairement à ses comportements antérieurs l'accueille les bras ouverts. Ce père qui a déshérité certains de ses enfants au profit de sa fille Françoise est à la proie de bien de vicissitudes que lui procure son gendre. « Toute la clique de la chicane, raconte Antoine, était consultée de part et d'autre ».

Ne se sentant pas une âme de médiateur pour concilier les prétentions des deux parties, Antoine quitte sa famille et reprend son ouvrage à Saint François.

Mais il est attendu par la maîtresse qui a la dent dure à son encontre. Elle n'a pas perdu son temps. Elle lui reproche de ne pas avoir accompli les formalités du mariage pendant son séjour en Auvergne. Furieuse d'avoir été laissée, elle monte une cabale et Antoine perd son emploi à Saint François et se retrouve au service de la basse cour.

Contrebande de tabac

Chaque jour, Antoine est préposé au puisage deux tonneaux d'eau à l'usage de la maison dans la rivière voisine. Pendant que le charretier conduit les tonneaux à Bicêtre, notre homme se transforme en « marchand d'eau » honorable occupation qui lui apporte un revenu complémentaire.

Le portage journalier de l'eau rue de Seine et Saint Victor lui donne des idées à tel point qu'il veut gagner davantage pendant ses loisirs.

Le tabac se vend à Bicêtre 24 sols la livre à fumer et 32 en poudre. Il y a à faire en le revendant dans Paris à un cours plus élevé. Loin de battre le plâtre comme il le souhaitait, Antoine va se livrer à la contrebande de tabac.

Antoine se constitue un stock acheté à moindre prix à Bicêtre et se lance dans ce commerce illicite.

Les « ripoux » de l'époque comprennent vite qu'il faut laisser notre homme à son illégal transport dont ils vont toucher régulièrement une partie des dividendes. Bien que victime d'embûches, de trahisons, et l'obligation de corrompre quelques commis de barrières², le négoce est florissant. Antoine ne compte plus en « sol » mais en « louis »³.

Mais l'activité prohibée et les gains qu'elle procure éveillent la jalousie. Les espions de

Bicêtre font leurs basses œuvres.

Deux archers de la maison arrêtent notre brave sur lequel on trouve la clandestine marchandise. Ils prennent la précaution d'en mettre deux livres de côté pour constater le délit et d'en conserver le reste. Antoine est conduit devant l'économe qui en guise de récompense remet la prise aux deux archers. Antoine est furieux, trente livres de tabac ça fait près d'un louis !.

L'économe lui retire sa place à la basse cour avec la formelle interdiction de ne plus y mettre les pieds.

Prévoyant, quelques temps auparavant, Antoine a « acheté un lit » pour 320 livres à la salle Saint René⁴, ce qui lui permet d'avoir le gîte permanent à Bicêtre. Le fourrier de la maison, un dénommé Deschamps, le prend à son service pour aller à Paris chercher les provisions dont il a besoin. Il promet à son bienfaiteur de ne plus avoir d'activité illicite, mais avant de tenir sa parole, le furibond Antoine veut absolument récupérer la valeur des 30 livres de tabac perdues. Pour exercer ses coupables trafics, Antoine s'entoure de complices qu'il rémunère. Mais un d'eux fort mécontent du « salaire » versé le dénonce au fourrier de la maison.

Illico presto, notre homme perd son emploi à Bicêtre. Nous sommes en octobre 1781, pendant les réjouissances célébrées à l'occasion de la naissance du Dauphin.

²Les commis de barrières ou commis aux portes sont chargés de veiller aux portes et barrières des villes où se payent des entrées pour certaines sortes de marchandises dont ils reçoivent les droits et délivrent des acquits.

³Valeur approximative de la monnaie : - 12 deniers = 1 sol

- 1 livre = 20 sols

- 1 écu = 3 livres

- 1 louis = 20 livres

⁴L'entrée à Bicêtre ne donne droit qu'à un grand lit : les plus anciens et les protégés ont seuls le privilège de coucher séparément. Pour éviter toute discussion à ce sujet, à partir de 1774 on commence à vendre 50 écus les petits lits. A la mort des acheteurs, le lit revient à l'hôpital qui le revend. Les « pauvres valides » sont répartis dans plusieurs salles dont la salle Saint René.

Un second voyage au pays (1782)

Antoine dispose toujours du gîte à Saint René et attend vainement le printemps pour s'en retourner au pays.

Après avoir acheté une monture utile à ce voyage, « bien habillé, précise-t-il, avec deux montres et de l'argent sur moi », Antoine quitte Paris le 26 mars 1782.

Il fait étape à Clermont pour récupérer son bagage expédié par le coche. Arrivé au Martinet, il fait chercher son père agréablement surpris de cette arrivée. Le fils invite le père à partager son repas à l'auberge. Le conflit opposant le patriarche et son gendre a coûté cher aux deux belligérants : « après avoir mangé la moitié et partager le reste en deux » avoue le père.

Les deux hommes se rendent à la maison familiale où dans un premier temps l'accueil est chaleureux. Mais l'animosité entre le

gendre et son beau père est toujours aussi forte.

A lors qu'Antoine souhaite passer quelques jours dans la tranquillité, les accrochages entre les deux hommes continuent de plus belle. « Voyant que ma médiation auprès d'eux n'avoit aucun succès, confie Antoine, et las de vivre dans une maison où régnoient si peu la paix et la concorde, je résolu d'abrèger mon séjour. »

Fin mai, après avoir embrassé toute sa famille, quitte l'Auvergne pour Paris.

Un nouveau séjour à l'Hôtel-Dieu

A son retour dans la capitale, Antoine se présente à Bicêtre où il souhaite reprendre ses habitudes. Mais Monsieur Deschamps le fourrier a cessé ses fonctions.

Notre homme décide de quitter la maison pour louer « un cabinet à Paris pour faire un petit commerce de vieux habits, vieux galons, vieux chapeaux et tout autres choses semblables ».

Les affaires marchent bien quand les fièvres le reprennent. A nouveau hospitalisé à l'Hôtel-Dieu, il est soigné correctement et ne pense qu'à reprendre son commerce.

Par l'entremise d'un garçon de service, il apprend la disponibilité d'un emploi pour lequel il se porte candidat. L'examen d'entrée réussi, Antoine reste quatre années dans l'établissement où il prend le galon de « Premier Garçon ».

Chargé du soin du linge de l'infirmerie et de la confiance qui lui est accordée, le montant de son pécule s'élève à 600 livres.

Malgré les pressions de la mère supérieure, il quitte définitivement l'hôpital car dit-il « la crainte de mourir dans cet endroit dont j'étois dégoûté depuis ma dernière maladie qui avait été fort dangereuse, fut une de mes principales causes de ma sortie de l'Hôtel-Dieu ».

A sa sortie, il se rend à Bicêtre où l'attend le fameux lit acheté quelques années auparavant.

Retour à Bicêtre

Pensionnaire à Bicêtre, il vaque aux occupations de son commerce d'habits et gagne parfaitement sa vie.

La place de garçon infirmier devient vacante à la salle Saint Nicolas dans un service particulièrement difficile. « J'acceptai la place, écrit Antoine, quoiqu'elle fut aussi dégoûtante que pénible, puisque c'est dans ce dortoir que se fait le traitement des galeux dont le nombre se monte régulièrement à plus de 50 ».

Antoine, tout en étant employé à Bicêtre, continue son commerce d'habits.

En délicatesse avec le sous-gouverneur, personnage orgueilleux et imbu de sa personne, notre homme quitte Saint Nicolas où sa présence a été proche de trois ans.

Antoine se retrouve à Saint Louis où l'on s'occupe des « fous » et qui compte en cette année 1789, près de 130 individus...

Puis vient la date historique du 14 juillet de la même année...

Avril 2012

BIBLIOGRAPHIE & SOURCES :

- Bibliothèque Nationale de France - Gallica
 - Journal des Débats Politiques et Littéraires du 20 juillet 1928 – Un témoin de la prise de la Bastille par Ulysse Rouchon.
 - Abrégé de la vie d'Antoine Monnatte : natif du village de Martinet, paroisse de Monlet,... par lui-même - Auteur : Monnatte, Antoine - Éditeur : Momoro (Paris) - Date d'édition : 1790
 - XVIIIe siècle. Institutions, usages et costumes. France, 1590-1700 - Auteur : Lacroix, Paul (1806-1884) - Éditeur : Firmin-Didot (Paris) - Date d'édition : 1880
 - Histoire de l'hôpital de Bicêtre (1250-1791) : une des maisons de l'hôpital général de Paris - Auteur : Richard, Emile (1...-1891) - Éditeur : G. Steinheil (Paris) - Date d'édition : 1889
- Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences des arts et des ..., Volume 8 - Par Denis Diderot
- Archives Assistance Publique – Hôpitaux de Paris